

Trois jours, trois destins :

L'héritage, l'adieu et la fraternité

Chers amis, Il arrive que le hasard assemble, en quelques jours à peine, des moments si intenses qu'ils semblent écrits par le destin lui-même. Cette semaine, notre famille du « 2 » vécu l'émotion d'une passation, la fierté d'un héritage, et la douleur d'un adieu. Trois instants, trois visages de notre vie de soldats et d'hommes.

Passer le flambeau sans l'éteindre

En cette soirée, sur la place d'armes du régiment. Les hommes alignés, les drapeaux au vent, et deux officiers côte à côte : le Colonel Vincent Lehmuller, dont les yeux brillaient d'une émotion contenue, et le Colonel Jean-François Varry, droit comme un if, prêt à recevoir le poids de la responsabilité. La passation de commandement n'est pas un simple changement de poste. C'est un rituel, une transmission sacrée.

Le Colonel Lehmuller quittait ses hommes pour les états-majors parisiens. On devinait, sous son calme apparent, le serrement de cœur de celui qui laisse derrière lui deux années de vie trépidante, de missions partagées, de rires et de sueurs. Pour lui, c'était l'heure des adieux — mais aussi celle de la fierté.

Fierté d'avoir servi, fierté de passer la main à un successeur digne de la Mission.

Le Colonel Varry, lui, recevait bien plus qu'un régiment : il héritait d'une légende vivante, d'un esprit forgé par des décennies de défis. Son regard trahissait l'ambition, mais aussi la conscience aiguë du devoir.

Diriger un régiment d'élite, placé à un carrefour stratégique du monde n'est pas une sinécure. C'est un honneur qui se paie en travail, en abnégation, en passion.

Et puis, il y a eu ce geste, si simple et si lourd de sens : la remise du Drapeau. Une poignée de main, un mot murmuré, et le flambeau était passé. Un régiment ne meurt jamais, il évolue.

Quand la terre tremble sous nos pieds

Le lendemain, dans l'hexagone à quelques milliers de kilomètres de là, le ciel était lourd. Un ancien chef de corps, l'un des nôtres, enterrait son fils. Une disparition contre nature, une de ces injustices qui laissent sans voix. Comment des mots pourraient-ils apaiser une telle douleur ? La cérémonie, sobre comme il se doit. Les anciens étaient là, en silence, au coup à coude, comme sur le terrain. Pas de discours grandiloquents, pas de larmes ostentatoires. Juste la présence, cette fraternité discrète qui dit tout sans rien dire. On serrait des mains, on posait une main sur une épaule, on partageait un regard. La douleur, elle, restait intime, enfouie. Une mère, un père, ne devraient jamais avoir à porter ce fardeau. Pourtant, ce jour-là, ils l'ont fait avec dignité. Et nous, nous étions là ou représentés par une gerbe ou notre Drapeau pour leur rappeler qu'ils n'étaient pas seuls. La douleur est solitaire, mais le souvenir, lui, est collectif.

Ce qui nous unit

Entre la fierté de transmettre et l'amertume de perdre, il y a un point commun : l'homme. Celui qui porte l'uniforme hier, aujourd'hui, ou demain. Celui qui pleure un fils ou un frère. Mais qui, malgré tout, reste debout. Ces trois jours nous ont rappelé que la vie, comme une opération aéroportée, est une succession de

sauts dans l'inconnu. Certains sont glorieux, d'autres déchirants. Mais toujours, on saute ensemble.

Notre association existe pour ça : pour que personne ne porte seul le poids de l'histoire. Pour que les passations soient célébrées, les adieux accompagnés, et les souvenirs préservés.

Georges - Président de l'Amicale des Anciens du "2"

